

Oscar Niemeyer — Le père de Brasilia 30 ans de controverse

Judith Bélanger

Volume 35, Number 142, March 1991

Art et technologies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53727ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, J. (1991). Oscar Niemeyer — Le père de Brasilia : 30 ans de controverse. *Vie des arts*, 35(142), 42–47.

OSCAR NIEMEYER

LE PÈRE DE BRASILIA: 30 ANS DE CONTROVERSE

Judith Bélanger

Pour le trentième anniversaire de Brasilia, en 1990, le père et architecte de la cité moderne et capitale brésilienne, Oscar Niemeyer, n'est pas allé célébrer la construction magique de ce qui fut le projet urbain le plus fou du monde. Parce qu'il préfère Rio et que l'avion lui fait peur, parce que ses prochaines réalisations le tenaillent et

parce que, finalement, les fêtes mondaines l'ennuient profondément.

Seul disciple encore vivant de la lignée de Le Corbusier, Oscar Niemeyer

fritent et menacent de s'effondrer.

À 82 ans, l'architecte de Rio peut pourtant se vanter d'une étonnante liste de réalisations: outre Brasilia et le complexe Pampulha de Belo Horizonte, il a signé une vingtaine de bâtiments parmi les plus importants au Brésil. Niemeyer fut aussi très actif à l'étranger: les sièges Mondadori et Fata, en Italie, l'édifice du Parti communiste français, à Paris, la Bourse du travail, à Bobigny, le Centre culturel du Havre, les Universités d'Alger et de Constantine, en Algérie, le Centre des expositions, à Tripoli, le plan de la ville de Neguev, en Israël, le Musée d'art moderne de Caracas et l'Exposition internationale, au Liban.

Si Oscar Niemeyer n'avait pas affiché si souvent ses sympathies communistes, il aurait peut-être pu bâtir ailleurs et plus grand. Aux États-Unis, entre autres, où une de ses seules réalisations est le siège de l'ONU, à New York, terminé en 1947. Affichant avec trop d'enthousiasme son orientation politique, il sera finalement forcé à l'exil en 1964. «J'ai quitté le Brésil avec mon amertume et mon architecture», précise-t-il. Son congédiement sera, par contre, à la base d'une de ses meilleures opportunités en Europe. Appuyé par le Général de Gaulle – son ami – qui créa un décret spécial pour lui accorder un permis de travail, et soutenu par André Malraux, l'architecte brésilien s'imposa de façon magistrale sur le Vieux Continent.

Le Corbusier, son premier maître, disait de lui: «Je ne peux cacher combien j'admire son génie, son esprit inventif et sa compréhension de l'architecture. Il a su vraiment interpréter avec une complète liberté les différentes découvertes de l'architecture moderne.»

En attendant de passer à l'histoire, tout comme Brasilia, peut-être, Oscar Niemeyer poursuit son œuvre: le projet d'un pont à Venise, la Maison de la musique à Paris, un dernier édifice à Turin. Le Brésilien croit à une architecture libérée des contraintes de la



Vue panoramique à partir de l'Édifice de la Télévision.

demeure sans nul doute l'un des architectes réputés les plus controversés à travers le monde. Sa ville, Brasilia, «cette fleur du désert qui poussa en terre solitaire», est passée à l'histoire et figure maintenant sur la liste de l'UNESCO, comme unique ville-monument du patrimoine mondial. Lui, le concepteur, continue toutefois de subir les critiques les plus virulentes de ses pairs.

Le «miracle» de Niemeyer, Brasilia, trente ans plus tard, n'est plus la superbe Nouvelle Capitale du début. La ville connaît à son tour le casse-tête des favelas, un problème de surpopulation et de mauvais calcul qui n'est pas prêt de se régler. Avec une augmentation de 33% entre 1959 et 1964, la population a maintenant atteint les 2 millions d'habitants, alors qu'on en prévoyait 600 000 pour 1990. Les nombreux bâtiments administratifs conçus par Niemeyer, si souvent critiqués pour leur gigantisme et leurs courbes exagérées, vieillissent aussi très mal: les armatures de métal font éclater le béton, les édifices s'ef-

logique constructive et n'a pas l'intention de s'arrêter bientôt. Avec ou sans critique. Nous l'avons rencontré récemment dans son atelier de Rio.

—**Vie des Arts:** Voilà 30 ans que Brasília, la Nouvelle Capitale, a été construite. Les architectes et urbanistes constatent maintenant que la ville dont vous avez dessiné les bâtiments est en-

probablement pire dans l'avenir. Mais pour le moment, c'est encore bien. Brasília est une ville aimable...

—**VdA:** Comment le gouvernement actuel prévoit-il régler le problème?

—**O. N.:** Le gouvernement veut tenter de réduire l'occupation de la ville. Mais les gens qui vivent dans la capitale ne veulent pas partir, malgré ce que les cri-



La Cathédrale de Brasília.

gouffrée par les bidonvilles. Votre projet de départ prend aujourd'hui une tournure malheureuse...

—**Oscar Niemeyer:** Oui, si on veut. Parce qu'il existe une discrimination importante et frappante à Brasília. La grande majorité des Brésiliens y vivent pauvrement, dans les favelas (bidonvilles) ou dans les montagnes. Et du haut de leur casa, ces gens regardent la ville comme une zone ennemie. Mais au Brésil, le problème des grandes villes est toujours le même: le Brésilien de la campagne est exploité et une fois attiré par un centre urbain, il crée son bidonville. Rio de Janeiro, par exemple, était une ville formidable il y a 30 ans passés, alors qu'elle ne comprenait que 2 ou 3 millions d'habitants. Maintenant, nous sommes 7 millions. Le système n'était pas préparé pour une cité aussi peuplée, et il est difficile de favoriser une intégration progressive à cause du manque de bâtiments décents. Et Brasília, même si elle a été construite à partir d'un plan global, n'échappe pas à la règle. La situation de la capitale sera

tiques ont appelé le «côté inhumain» de la capitale. On prévoyait que personne ne voudrait vivre à Brasília. Et que vu sa position éloignée des côtes, tous les ouvriers ou les premiers fonctionnaires allaient quitter la capitale. Pour finir, ils trouvent la ville agréable et ne partiront pas. Le nouveau gouvernement doit penser à faire des choses intéressantes dans les cités parallèles plutôt que d'empêcher les gens d'habiter Brasília. Il faut régler le problème avec créativité, en tenant compte des citadins les plus pauvres.

—**VdA:** Quand vous faites le constat des trente années passées, êtes-vous déçu et effrayé de voir les villes satellites et les bidonvilles surgir autour de la capitale à un rythme si rapide?

—**O. N.:** Non. Nous avons réalisé ce qu'il y avait de mieux à faire à l'époque. Bien sûr, je me dis que je pourrais concevoir autre chose aujourd'hui. Après 30 ans, ce serait certainement différent. C'est normal. Les villes satellites et les bidonvilles ont surgi de manière tout à fait naturelle. Et personne n'a eu le

temps de régler ces choses. Cela me déplaît, mais c'est supportable. Je trouve par contre que le cas de Rio est pire. C'est décadent. Au centre de la ville, avec tous les bars, les cafés et les parcs, on pourrait se croire en Occident. Mais la discrimination, la pauvreté et la violence nous ramènent vite à la vie brésilienne. Pendant la nuit, des familles dorment dans la rue. D'autres sont victimes d'agressions. Nous ne pouvons pas être satisfaits de cette situation. Et il

que nous ne sommes pas toujours en mesure de contrôler la réalité de certains faits. Nous sommes ce que nous sommes. Et je crois que la réponse se trouve au niveau social. Il faut avoir une position correcte dans un pays comme le Brésil, où la pauvreté est si grande, où l'unique solution possible, ce sont les gens... Enfin. C'est ma position. Après on dira de moi que je suis communiste...

-VdA: Bâtir la capitale représentait déjà un défi de taille. N'en avez-vous pas exagéré la conception? Vous auriez pu tempérer l'extravagance du projet...

-O.N.: Il aurait sûrement été possible pour moi d'arriver à autre chose avec Brasilia. Il faut accepter que tout est possible. Cependant, le futur connaît ses contingences et reste une réalisation difficile. Mais vous savez, ce qui a marqué l'évolution de l'architecture, ne sont pas les petites maisons toutes jolies, toutes simples; ce sont les cathédrales, les grandes structures où l'on remarque une lutte pour créer de grands espaces. Nos vieux maîtres archi-

tectes, en édifiant les arcs, les voûtes et les coupoles immenses, ont été beaucoup plus courageux et créateurs que nous le sommes aujourd'hui!

-VdA: Le Corbusier a-t-il réellement eu une influence dans votre façon de concevoir Brasilia?

-O.N.: Non, pas de façon directe et précise, puisque durant les années précédentes et pendant la réalisation des plans de la Nouvelle Capitale, il n'était pas du tout présent. À cette époque, nous cherchions aussi des chemins très différents. Mais suite à sa première visite à Brasilia, après l'inauguration, Le Corbusier m'a confié une chose qui m'a beaucoup plu. Il a dit: «Ici, il y a de l'invention». Et c'est cela qui est important pour nous, les architectes, parce que nous croyons que l'architecture est une invention. Si je dois construire des bâtiments sans pouvoir inventer, alors je préfère aller à la plage pour jouer au football...!

-VdA: Vous vivez aujourd'hui à Rio, mais quel sentiment vous suggère Brasilia quand parfois vous y retournez?

-O.N.: Quand je débarque à Brasilia, maintenant, je suis encore très surpris, comme à l'époque des débuts. Je me ballade dans la ville et je me demande encore comment on a pu faire pour



La Chapelle du Palais d'Alvorada.

est difficile de se défendre contre ça, aussi bien en tant qu'individu que comme architecte. Pour Brasilia, nous avons fait au mieux de nos possibilités et maintenant, c'est aux hommes de régler le sens des choses. Mon travail d'architecte dans la capitale n'a guère d'importance pour moi, aujourd'hui. J'ai supervisé les plans des bâtiments, cela est une chose. Le Président qui a entrepris Brasilia, les ouvriers qui sont venus de tous les coins du pays pour bâtir, les personnes qui ont adapté la ville à eux, tous sont là pour développer les écoles, les services, leur vie. Il est difficile pour nous de prédire: une ville du futur sera comme cela. Maintenant, on ne peut pas dire que c'est l'architecte qui a été mauvais, ou l'urbaniste qui a mal fait son travail. Brasilia appartient désormais à la société.

-VdA: Croyez-vous qu'inévitablement, Brasilia s'en va vers la déchéance?

-O.N.: Pas nécessairement. Ça dépend du réflexe social. Ce sont les Brésiliens qui décideront. Mais dans ce sens, je suis un peu pessimiste. Je suis dans la lignée de Jean-Paul Sartre... Qu'on soit Noir, Blanc, riche, pauvre, intelligent ou imbécile, il n'y a guère de choix. C'est la génétique qui détermine le résultat. Après, on peut toujours essayer de franchir les barrières. Je pense

construire cette ville en quatre ans... C'est un miracle! Même pour moi, qui suit demeuré là pendant des années... C'était fantastique de voir les choses surgir du papier et apparaître construites six mois plus tard... Mais le mérite de cette réalisation ne me revient pas totalement. Mon équipe et moi, nous étions sur les tables à dessin. C'est plutôt grâce au président Juscelino Kubitschek, celui qui a entrepris le projet, que Brasilia a vu le jour. C'est à cause de sa détermination: il en a eu le courage, malgré toutes les critiques...

–VdA: Parce que Brasilia a toujours été, et reste encore un projet très critiqué...

–O.N.: Il y a toujours eu de l'opposition. Par exemple, on disait que l'endroit avait été très mal choisi parce que les arbres étaient inexistant, l'eau impossible à véhiculer, que la terre était poreuse. Mais si vous regardez Brasilia aujourd'hui, c'est une des villes les plus «vertes» du pays. Ces gens qui parlaient autrefois, parlent toujours de la même façon aujourd'hui. Ce sont surtout ceux qui proviennent de l'opposition politique qui critiquent... Et ils auront toujours leurs raisons, parce que tout n'est pas parfait à Brasilia. Reste que l'idée de base de la Nouvelle Capitale, et sa réalisation, sont toujours aussi impressionnantes et justifiées aujourd'hui.

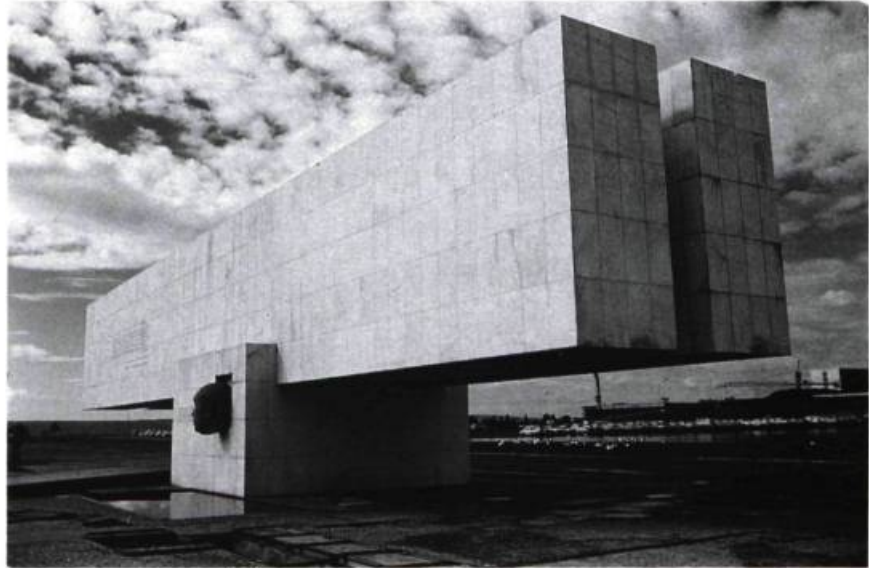
–VdA: Vous souvenez-vous de la première promenade sur le chantier de Brasilia?

–O.N.: Nous sommes arrivés un jour, toute une équipe, sur un terrain vague. Il y avait de la pluie, des voies pleines d'eau, de la poussière rouge et de la boue, c'était le désert. L'endroit était loin, abandonné, la nature était hostile, sans arbres. J'avais pratiquement fermé mon bureau à Rio et j'étais parti comme un simple fonctionnaire dans cette zone déserte. Nous étions un groupe de 30 architectes et dessinateurs, je supervisais les travaux. Puis, nous sommes restés pendant plusieurs années, loin de tout. Ce fut une aventure fantastique. Nous sommes partis de rien. Il n'y avait même pas une ferme aux environs. Par la suite, les édifices, les maisons à appartements et les palais se sont mis à prendre forme. Lucio Costa, l'urbaniste, a fait le plan de la ville, très logique d'ailleurs, d'après la formation du terrain. Et les rues, les volumes et les espaces sont venus combler le ciel de la

Nouvelle Capitale.

–VdA: Comment s'est déroulée la réalisation des plans des édifices?

–O.N.: Nous avions un temps assez précis et limité pour dessiner chaque construction. Je n'avais pas vraiment le temps de penser à tous les problèmes qui peuvent généralement intervenir lors de la conception d'un bâtiment. Une seule chose: il fallait produire. Par exemple, le Théâtre National a été dessiné, durant le Carnaval de Rio, en



Musée.

seulement trois jours. Je n'avais pas beaucoup de temps pour réfléchir aux dessins. Mais l'avantage du temps limité, c'est qu'il est impossible de changer quoi que ce soit par la suite. Quelquefois, on fait un projet qui reste sur la table à dessin deux ou trois mois. Et il y a toujours quelqu'un pour vous dire de modifier ceci ou cela: c'est mauvais. Il faut plutôt garder la spontanéité de l'œuvre.

–VdA: Étiez-vous entièrement libre dans le choix des matériaux, des formes et des techniques pour la réalisation des édifices?

–O.N.: Oui, tout à fait, mais toujours dans le cadre des possibilités qui s'offraient à nous. Et ces possibilités n'étaient malheureusement pas maximales. Parce que l'industrie brésilienne n'est pas la même qu'ailleurs. Par exemple, le matériau de base était le béton armé. S'il s'effritte aujourd'hui, nous n'y pouvons rien. C'était le matériau qui s'imposait, ici au Brésil, en 1957, lors du début de la construction. Nous n'avions pas l'argent nécessaire pour des matériaux fantastiques, ni pour en importer de meilleurs. Aux États-Unis, par exemple, où j'ai aussi travaillé, ils ne construisent pas dans les mêmes conditions. Et je dis toujours

que nous ne pouvons pas faire compétition non plus avec l'Europe. Mais cela nous laisse droit aussi à une architecture complètement différente du Vieux Continent. En Italie, par exemple, les architectes passent leur vie à construire entre de vieux bâtiments. Ici, au Brésil, et spécialement dans le cas de Brasilia, cet héritage est pratiquement nul. Nous sommes libres de faire ce que nous

voulons, nous n'avons pas le poids du passé sur nos épaules. Pour moi donc, malgré les contraintes, l'important, c'était de créer aujourd'hui le passé de demain.

—VdA: Y a-t-il une certaine philosophie ou un quelconque symbole derrière l'édification de Brasilia?

—O.N.: L'idée était de réaliser une ville complètement différente de toutes les autres villes du monde, en oubliant tout ce qui avait été fait auparavant. Et je crois que nous avons assez bien réussi. J'ai voulu créer une ville jolie, moderne surtout, dans laquelle on habiterait de façon juste pour les uns et pour les autres. Une société moderne, quoi... Et dans Brasilia, la chose la plus élégante, c'est d'avoir créé l'espace. Nous voulions voir beaucoup de formes, de grandes formes, qui se recoupent et qui courent sur les horizons. Ces formes ne suggèrent pas nécessairement quelque

chose. Malgré que Le Corbusier l'ait interprété à sa façon; une fois la Nouvelle Capitale terminée, il est venu visiter Brasilia, et m'a lancé suite à une courte réflexion; «Oscar, toi, tu as les montagnes de Rio dans les yeux». C'est un peu vrai, mais ces formes ne sont pas des montagnes!

—VdA: Quel était votre conception de base de l'architecture au moment de dessiner les principaux bâtiments administratifs dont la ville est composée?

—O.N.: J'ai voulu faire les choses le plus librement possible. Je ne me suis pas préoccupé du tout du fonctionnalisme, ni de rationalisme. Personnellement, j'ai toujours eu envie de passer outre à la standardisation. Mon but, d'abord et avant tout, était d'utiliser le béton d'une façon intelligente et nouvelle. Et quand on a un grand espace à construire en béton, c'est la courbe qui s'impose, qui devient la so-



Monument du Candango.

lution naturelle. Je voulais aussi une architecture faite de rêve et de fantaisie, avec des courbes et des grands espaces libres. Je n'ai jamais eu d'enthousiasme pour l'architecture rationaliste, sa rigidité des structures, ses théories prématurées et discutables.

À travers l'époque contemporaine, l'architecture rationaliste a été si facile à développer qu'elle s'est étendue, en très peu de temps, d'un bout à l'autre du monde. Et elle s'est imposée de manière monotone et répétée. Le rationalisme a été utilisé comme dénominateur commun parce que certains matériaux, comme le béton, sont méprisés. Il accouche d'une architecture froide et limitée, vide de courbes et vide de sens, que je déteste... J'ai voulu, plus que tout, avec Brasília, trouver une option au raffinement de la technique du béton armé. C'est très important pour moi, et cela permet de démontrer que mon architecture oriente la technique et peut conduire vers un défi de l'architecture moderne.

—VdA: Quelle est la réalisation la plus réussie de Brasília, selon vous?

—O.N.: La Cathédrale. J'en pense encore beaucoup de bien, aujourd'hui. En entrant à l'intérieur, j'y retrouve l'ambiance du péché présente dans les plus anciennes cathédrales, c'est dur, noir, et froid. On y entre par un souterrain, comme une liaison, puis on arrive à la nef, d'où on peut apercevoir le ciel. Un jour, un représentant du pape a été enthousiasmé en la visitant, et il a formulé quelque chose de surréaliste à mon sujet. Il a dit: «Cet homme doit être un saint pour avoir effectué cette liaison si juste entre la terre et le Seigneur.»

—VdA: Que pensez-vous de l'architecture en général, et plus spécialement de ce qui se fait aujourd'hui?

—O.N.: Je pense qu'il y a des choses bonnes et mauvaises. En architecture, l'important je crois, c'est qu'il faut oser. Et j'ai toujours dit qu'un jour les rationalistes seraient fâchés ou bien fatigués de faire des copies et de répéter toujours les mêmes bâtiments. J'ai toujours pensé qu'ils allaient finir par chercher, comme nous le cherchions, des formes nouvelles dans leurs constructions. Déjà, ceux qui critiquaient et qui dénonçaient mes formes dites «extravagantes» en affirmant qu'elles n'étaient pas nécessaires, aujourd'hui font la même chose avec des formes encore moins nécessaires...

Ils établissent des constructions remplies d'éléments superficiels et inutiles.

—VdA: Croyez-vous qu'aujourd'hui, l'architecture doit aller plus loin que la simple réalisation de bâtiments?

—O.N.: Oui. Ce qui compte, c'est de lutter contre la pauvreté, dans tous les sens du terme, être bien avec nous-mêmes, et chercher à améliorer les choses. J'ai été impliqué plusieurs fois au niveau politique, ce qui est très important pour moi; être à côté du peuple, dénoncer le militarisme, la dictature et prendre position pour être avec le peuple du Brésil. Mais je ne dissocie pas vraiment cette implication de mon travail. Je viens tout juste de terminer, à Sao Paulo, le Mémorial de l'Amérique



Assemblée nationale.
(Photos gracieuseté du Consulat
général du Brésil, Montréal)

latine. Politiquement, ce bâtiment a un but: il vise à définir un lieu pour les pays d'Amérique latine, leur laisser une place pour qu'ils puissent se connaître mieux et lutter ensemble. C'est le type d'architecture que je préfère en ce moment, puisqu'il se rapporte à une certaine actualité. Je crois qu'à notre époque, dans notre pays, il faut se bagarrer pour ce genre de chose...

Et envers la pauvreté, il ne faut pas chercher dans l'architecture et l'urbanisme la solution paternaliste, en dehors de l'échelle de la misère, que certains proposent sans fondement idéologique. L'architecture exprimera toujours le progrès technique et social du pays concerné. Et pour lui donner le contenu humain qui lui manque, l'important est de participer à la lutte politique. Mais je considère aussi l'architecture comme quelque chose de secondaire devant le monde injuste dans lequel nous vivons... ■